

La lagune de Nabokov



Stéphane Zagdanski

« Le cerveau, cet estomac de l'âme. La littérature doit être émiettée, disséquée, triturée ; vous devez sentir son parfum délicieusement âcre dans le creux de votre main, vous devez la mastiquer, la rouler sur votre langue avec délices ; alors, et seulement alors, vous apprécierez son incomparable saveur à sa juste valeur, et ces fragments, ces miettes redeviendront un tout dans votre esprit, révélant la beauté d'une unité à laquelle vous avez donné un peu de votre propre sang. »

Interrogé à 71 ans par le magazine *Vogue*, Vladimir Vladimirovitch Nabokov déclarait : « Ce qu'il y a de meilleur dans la biographie d'un écrivain n'est pas le récit de ses aventures mais l'histoire de son style. » Du *Don* à *Lolita*, le second volume des *Œuvres romanesques* paru en Pléiade¹ réunit plusieurs chefs-d'œuvres de Nabokov conçus dans l'intervalle de son miraculeux passage du russe à l'anglais. Ainsi s'éclaire une période cruciale de la spirale stylistique de l'écrivain, spirale qu'il définit avec esprit dans son autobiographie (*Autres rivages*, publiée en appendice à ce volume) : « Cette remise en forme, en anglais, d'une remise en forme en russe de ce qui avait été au départ une restitution en anglais de souvenirs russes, s'est révélée être une besogne infernale, mais je me suis quelque peu consolé en me disant que de telles métamorphoses à répétition familières aux papillons, n'avaient encore été tentées par aucun être humain. »

Tout commence, donc, avec *Le Don*. C'est l'ultime roman écrit en russe de Nabokov, en 1935, l'histoire d'un jeune poète, Fédor Godounov-Tcherdyntsev, se coupant de la petite communauté des émigrés russes à Berlin par son intransigeante passion pour la vérité et la beauté. Y fourmillent les analogies

¹ À la rentrée 2010.

autobiographiques du jeune Nabokov : l'exil, la poésie, l'amour (Fédor et Zina reflètent Vladimir et Véra), la littérature russe, les lépidoptères, le père adoré, le domaine familial, etc. Mais c'est avant tout, comme le titre l'indique, le très attendrissant récit d'une virtuosité émergente et de la solitude qu'elle induit, tel un exil dans l'exil : « Il a sa propre langue dont il peut faire tout ce qui lui plaît – un moucheron, un mamouth, mille nuages différents. Ce qu'il aurait vraiment dû enseigner, c'était cette chose mystérieuse et raffinée que lui seul – parmi dix mille, cent mille, peut-être même un million d'hommes – savait enseigner... »

Dans *La vraie vie de Sebastian Knight*, son premier roman écrit directement en anglais, Nabokov retrace l'écriture d'une biographie d'un génie par son jeune frère après sa mort. Là encore, l'être d'exception se dissocie de tous ses contemporains : « Il ne lui restait qu'à sentir l'inconfort d'être cristal dans un monde de verre, sphère parmi les cercles. » Mais très vite l'ambivalence des identités se révèle, et l'imposture d'une réalité uniforme dans laquelle se complaisent pourtant les philistins – confirmant l'impossibilité d'écrire une biographie qui soit autre chose qu'une « histoire du style » : « Je suis Sebastian, ou Sebastian est moi, ou peut-être sommes-nous, lui et moi, un autre, qu'aucun de nous deux ne connaît. »

Brisure à senestre est une sorte de fable politique décrivant et décryptant la cruauté d'un dictateur et de son régime à l'encontre d'Adam Krug, philosophe doux et malicieux, persécuté pour sa supériorité intellectuelle et spirituelle jusqu'à devoir assister au supplice de son jeune fils et à en devenir fou. « Folie miséricordieuse », explique Nabokov en préface, « au moment où il percevait soudain la simple réalité des choses et qu'il sait, sans pouvoir l'exprimer par les mots de son univers que lui, son fils, sa femme et tous les autres personnages ne sont que mes caprices et vapeurs de spleen. »

Mais bien entendu c'est avec *Lolita* que Nabokov exprime toute l'amplitude raffinée de son art du contrepoint et de la touche, son infaillible lucidité mentale et son humour désopilant. Inutile de préciser que cet aristocrate extrême, dont le génie relève à la fois de la peinture, de la musique, des échecs et de la métaphysique, trouva peu à son goût l'adaptation de Stanley Kubrick, qu'il qualifia de « joli spectacle vapoureux vu au travers d'une moustiquaire », ou encore de « panorama vu par le passager horizontal d'une ambulance ».

« Pour moi, “le style”, *c'est* la substance » expliquait l'écrivain à une correspondante en 1951. La langue de Nabokov est moins un langage qu'une lagune : une miroitante étendue de mots inouïs isolée entre la terre ferme du russe maternel et le cordon littoral de l'anglais d'adoption. D'où cette dilection de Nabokov pour la paronomase, figure de style qui consiste à associer les termes selon leurs sonorités, à privilégier la musicalité transversale des mots, à les émanciper de la loi de gravitation de leur squelette syntaxique pour s'hybrider selon le seul souci du son... Ces tours de prestidigitacion verbale foisonnent chez Nabokov, mais c'est dans *Lolita* que cette copulation mélodique des mots atteint, dès les premières lignes, son apogée (s'agissant de sonorité, je donne l'anglais entre parenthèses pour qu'on *entende* la musicalité de Nabokov) : « Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins (*light of my life, fire of my loins*). Mon péché, mon âme (*my sin, my soul*). Lo-*lii*-ta : le bout de la langue fait trois petits pas le long du palais pour taper, à trois, contre les dents (*the tip of the tongue taking a trip of three steps down the palate to tap, at three, on the teeth*) ». On comprend que Nabokov puisse affirmer, dans la postface écrite le 12 novembre 1956, que *Lolita* est « le fruit de mes amours avec la langue anglaise », comme il affirma que l'héroïne du *Don* n'était pas tant Zina que la littérature russe...

Lorsque *Le Don* parut en anglais, en 1963, le *New York Herald Tribune* commenta : « Si nous ne le savions pas tous, un géant est parmi nous.... Qu'un

seul homme ait pu écrire *La vraie vie de Sebastian Knight*, *Lolita* et *Feu pâle* semble extraordinaire, mais que le même personnage ait pu aussi produire *Pnine*, *Autres rivages* et *Le Don* n'est pas seulement presque incroyable mais carrément exaspérant... »

Exaspérant ? Ne devrait-on pas plutôt dire infiniment réjouissant...

Stéphane Zagdanski